

par Jean DECORVET,

*pasteur de l'Eglise
Évangélique Réformée
du canton de Vaud,
Yverdon-les-Bains
(Suisse) ;
doctorant,
Wheaton College (USA)*

Etre évangélique

Une définition socio-historique de l'identité évangélique

Cet article s'inscrit dans un contexte. Il a d'abord été écrit pour les membres de Forum Évangélique Réformé de Suisse romande lors d'une rencontre à Yverdon-les-Bains en mai 2009. Les références à ce contexte helvétique et réformé ont été maintenues.

Qu'est-ce qu'un évangélique ?

La question de l'identité des évangéliques a fait couler beaucoup d'encre. Il faut dire que le spectre des chrétiens qui se reconnaissent dans le terme « évangélique » est large. De l'anglicanisme au pentecôtisme, du luthéranisme au baptisme en passant par le méthodisme et les Eglises réformées, il n'existe pratiquement aucune dénomination protestante qui ne compte parmi ses fidèles des chrétiens évangéliques.

Devant cet ensemble un peu hétéroclite, il n'est pas aisé de repérer les caractéristiques communes. La structure ecclésiale de l'Eglise anglicane, par exemple, est tellement différente de celle des congrégations pentecôtistes qu'il deviendrait compliqué, si ce n'est impossible, de définir le terme évangélique en fonction d'une structure précise d'Eglise. De même, la liturgie d'un luthérien évangélique danois¹ diffère considérablement de celle d'un membre marseillais

¹ Le mouvement évangélique luthérien danois est relativement important. Il soutient une faculté de théologie luthérienne confessante : la *Copenhagen Lutheran School of Theology*.

de la Mission tsigane². Il serait donc tout aussi délicat de définir l'identité des évangéliques en fonction d'un style d'Église ou même d'une expression type de la foi. Selon les arrière-plans ecclésiaux et culturels des uns et des autres, la spiritualité évangélique est diverse et multiforme.

Le dénominateur commun est à chercher ailleurs. Si la question identitaire restera probablement encore longtemps objet de débat, un consensus semble aujourd'hui se dégager parmi les socio-historiens³ pour dire qu'un noyau commun unit les différentes familles évangéliques. Ce noyau, qui se veut fidèle à l'héritage de la Réforme mais dans un contexte changé, est constitué de quatre thèmes fondamentaux :

1. *la conversion* comprise comme une rencontre personnelle avec Dieu à l'initiative de Dieu lui-même ;

² La Mission Évangélique des Tsiganes de France revendique 100 000 fidèles répartis sur l'ensemble du territoire. Elle est membre de la Fédération protestante de France.

³ Formulée par D. Bebbington en Angleterre, et développée par M. Noll aux États-Unis, cette définition s'est aujourd'hui imposée dans la recherche socio-historique sur le mouvement évangélique. Consulter tout spécialement : David Bebbington, *Evangelicalism in Modern Britain. A History from the 1730s to the 1980s*, Londres et New York, Routledge, 1989 ; David Bebbington et Mark Noll édés, *A History of Evangelicalism. People, Movements and Ideas in English-Speaking World*, 5 vol., Downers Grove, IVP, 2003 – en cours ; David Bebbington, Mark Noll et George Rawlyk édés, *Evangelicalism. Comparative Studies of Popular Protestantism in North America, the British Isles, and Beyond*, Oxford et New York, Oxford University Press, 1994 ; David Livingstone, D.G. Hart et Mark Noll édés, *Evangelicals and Science in Historical Perspective*, Oxford et New York, Oxford University Press, 1999 ; en Europe francophone, Sébastien Fath, grand spécialiste de la sociologie des protestantismes évangéliques, reprend la définition de Bebbington/Noll : Sébastien Fath, *Du ghetto au réseau. Le protestantisme évangélique en France 1800-2005*, Genève, Labor et Fides, 2005 ; Sébastien Fath édés, *La diversité évangélique*, Cléon d'Andran, Excelsis, 2003 ; cette définition est partiellement reprise par Olivier Favre, *Les églises évangéliques de Suisse. Origines et identités*, Labor et Fides, 2006. John Stott s'en écarte mais essaye de l'inclure dans sa propre définition : John Stott, *La foi évangélique. Un défi pour l'unité*, trad. A. Doriath, Valence, LLB, 2000. Quant à la théologie évangélique, deux études récentes méritent une attention toute particulière : Timothy Larsen et Daniel J. Treier édés, *The Cambridge Companion to Evangelical Theology*, Cambridge, Cambridge University Press, 2007 ; Alister McGrath, *La vérité pour passion. Cohérence et force de la pensée évangélique*, trad. Ch. Paya, Charols, Excelsis, 2008. Pour un regard subtilement critique, voir l'étude très documentée de Hykin et Stewart qui insiste sur les éléments de continuité entre le protestantisme des 16^e et 17^e siècles et le revivalisme du 18^e siècle : Michael A.G. Haykin et Kenneth J. Stewart, *The Advent of Evangelicalism: Exploring Historical Continuities*, Nashville, B. & H. Academic, 2008.

2. *la Bible* comprise comme Parole de Dieu entièrement digne de confiance et suprême autorité sur toutes les questions de foi et de vie ;
3. *la croix*, ou la conviction que le sacrifice expiatoire du Christ est « l'unique fondement, pleinement suffisant, pour notre rédemption »⁴ ;
4. *l'action*, ou, plus précisément, le désir de communiquer sa foi par l'évangélisation et la mission.

Ces quatre points ne définissent pas l'ensemble de la foi évangélique, pas plus qu'ils n'excluent *a priori* d'autres aspects de la théologie chrétienne. Il s'agit plus simplement d'un dénominateur commun aux chrétiens évangéliques, un ensemble de thèmes mutuellement liés qui constitue le socle spirituel et théologique d'un réseau d'Eglises, d'œuvres, d'associations et d'individus.

Evangélique et réformé

Durant le 18^e siècle, le rationalisme des Lumières s'est progressivement introduit dans les Eglises en favorisant une théologie naturelle et une morale humaniste. La confiance que l'homme des Lumières mettait dans la raison humaine a permis l'émergence d'une théologie soumise au contrôle rationnel, une théologie critique et parfois même exempte de mystère et de révélation. Evalués au crible de la raison autonome, de nombreux points de la foi chrétienne, autrefois si chers à Luther et à Calvin, furent tus et parfois combattus. Ainsi en fut-il de doctrines comme la Trinité, la divinité de Jésus-Christ et le péché originel. Sur ce dernier point, le catéchisme genevois de 1788 est particulièrement intéressant. Il parle de l'utilité des œuvres en ces termes :

D[emande]. Pourquoi devons-nous faire des bonnes œuvres ?

R[éponse]. Parce qu'il y a une satisfaction réelle attachée à la pratique des bonnes œuvres, & que l'on s'attire par-là l'estime des hommes & leur bienveillance ; mais surtout, parce que *c'est le seul moyen de plaire à Dieu & d'obtenir le salut*⁵.

⁴ L'expression vient de la confession de foi de l'Alliance évangélique européenne.

⁵ *Catéchisme ou Instruction sur la Religion chrétienne, à l'usage des Jeunes Gens qui ont déjà fait des progrès dans l'étude de la Religion*, Genève, Bonnart, 1788, p. 127. C'est moi qui souligne.

Contrairement aux enseignements de la Réforme, l'homme n'est plus corrompu par le péché et le salut ne dépend plus de la grâce seule. Alors que pour Calvin, « la justice de Dieu [...] ne sera point satisfaite d'aucune œuvre humaine et nous accusera de mille crimes sans que nous puissions nous en laver d'un seul »⁶, les bonnes œuvres tout humaines du catéchisme de 1788 permettent de plaire à Dieu et même d'obtenir le salut.

Dès les années 1730, une réaction forte à ce rationalisme religieux se dessine, essentiellement dans les pays anglo-saxons, pour favoriser la dimension revivaliste de la foi contre le formalisme des Eglises traditionnelles. Ce sont les mouvements de réveil qui insistent sur la conversion du cœur rendue possible par l'œuvre du Christ mort en sacrifice pour nos péchés. Les méthodistes John et Charles Wesley, les calvinistes George Whitefield et Jonathan Edwards, de même que le piétiste morave Nicolas de Zinzendorf⁷ sont de ceux qui ont le plus contribué à diffuser ce message centré sur la croix et pétri d'appels à la repentance. Une rechristianisation des masses s'est ensuivie, qui interpella et parfois transforma en profondeur de nombreuses Eglises. Il n'est pas exagéré de parler d'un foisonnement d'activités religieuses et missionnaires qui façonna le christianisme évangélique et modifia le paysage religieux de nombreux pays, y compris la Suisse⁸. C'est ce foisonnement religieux qui favorisa la structuration du mouvement évangélique dès la fin du 18^e siècle. Face aux défis du monde contemporain, les chrétiens évangéliques ont ressenti le besoin de s'associer et de créer des réseaux pour faciliter la diffusion de l'Évangile. Voici quelques dates et œuvres clés de cette mise en réseau :

⁶ Jean Calvin, *Institution de la Religion Chrétienne* III, xii, 2 ; voir aussi II, iii.

⁷ Détail intéressant pour la Suisse romande, le comte de Zinzendorf a effectué un bref passage à Genève en 1741. A son départ, il laisse une communauté qui rassemble 600-700 membres. Au début du 19^e siècle, cette communauté existe encore, bien que peu nombreuse. Elle jouera un rôle capital pour plusieurs étudiants en théologie qui deviendront les fervents artisans de ce que l'on nommera le premier Réveil de Genève.

⁸ A ce propos, il est tout particulièrement intéressant de consulter les ouvrages suivants : Léon Maury, *Le Réveil religieux dans l'Eglise réformée à Genève et en France (1810-1850)*, 2 vol., Paris, Fischbacher, 1892 ; William Edgar, *La carte protestante. Les réformés francophones et l'essor de la modernité (1815-1848)*, Genève, Labor et Fides, 1997. Pour le monde anglo-saxon, et les Etats-Unis en particulier, le *magnum opus* de Mark Noll est un ouvrage incontournable : Mark Noll, *America's God*, Oxford et New York, Oxford University Press, 2004. Pour l'Europe continentale, la référence demeure : W.R. Ward, *The Protestant Evangelical Awakening*, Cambridge, Cambridge University Press, 1992, pp. 1-240 et 296-352.

- 1795, fondation de la *London Missionary Society*, dont le célèbre explorateur David Livingstone fut l'un des premiers missionnaires en Afrique⁹,
- 1797, fondation de la Société néerlandaise des missions parmi les païens,
- 1799, fondation de la *Church Mission Society for Africa and the East*,
- 1804, fondation de la *British and Foreign Bible Society*, à l'origine de l'Alliance biblique universelle,
- 1810, fondation de l'*American Board of Commissioners for Foreign Missions*,
- 1815, fondation de la Société des missions de Bâle,
- 1820, fondation de la Société des missions de Genève¹⁰,
- 1822, fondation de la Société des missions évangéliques de Paris¹¹,
- 1825, fondation de la Mission presbytérienne d'Ecosse,
- 1826, fondation de la Société des missions évangéliques de Lausanne, plus tard devenue Mission romande, puis Mission suisse en Afrique du Sud,
- 1831, fondation de la Société évangélique de Genève, dont la Mission internationale de secours aux militaires blessés prélude à l'œuvre de la Croix-Rouge en 1859.
- Etc.

⁹ En 1797, une trentaine de missionnaires partirent sur le même navire pour Tahiti. La population polynésienne de Tahiti demeure aujourd'hui encore majoritairement protestante.

¹⁰ Le premier président de la Société des Missions fut Jacques-François-Louis Peschier (1759-1831) qui enseigna successivement les mathématiques, la philosophie et la théologie au sein l'Académie de Genève. Doué d'une science encyclopédique et d'un sens développé de l'organisation, il fut nommé « inspecteur de l'Académie impériale » lorsque Genève fut rattachée à la France napoléonienne. On trouve aussi dans le comité de fondation le pasteur Louis Gausson (1790-1863) qui deviendra la véritable cheville ouvrière du *Second Réveil* de Genève dans les années 1830 et le futur professeur de théologie systématique à la faculté de théologie libriste de l'Oratoire.

¹¹ La théologie évangélique de la Mission ne fut pas unanimement approuvée à ses débuts. Les autorités ecclésiastiques réformées et luthériennes refusèrent d'accueillir dans leurs locaux la première assemblée en 1824. Il est à noter que l'un des membres fondateurs de la Mission fut Auguste de Staël, fils de Mme de Staël. Auguste de Staël fut également l'un des initiateurs de la Société de la morale chrétienne (fondée en 1821), qui œuvra pour la justice sociale et l'abolition de la traite des Noirs.

La liste est longue. Elle illustre le dynamisme, la créativité et le zèle des œuvres évangéliques. Elle met aussi en exergue le caractère interconfessionnel de chaque entreprise. La Société biblique britannique (British and Foreign Bible Society), par exemple, a toujours compté dans ses rangs des anglicans tout comme des méthodistes et des presbytériens. Plus près de nous, la Société évangélique de Genève a toujours regroupé libristes et nationaux¹². Ce fut d'ailleurs l'une de ses figures de proue, l'historien Jean-Henri Merle d'Aubigné, qui initia et permit la construction de la salle de la Réformation à Genève¹³. L'un de ses lointains successeurs à la tête de la Société évangélique de Genève, l'historien Gabriel Mützenberg, était membre de l'Eglise protestante de Genève (anciennement Eglise nationale protestante) et deux fois lauréat du Prix Henri Dunant. Nulle part dans ces exemples, le terme « évangélique » ne se réfère exclusivement à une union d'Eglises mais renvoie bien plutôt à une identité commune, ce socle spirituel et théologique dont j'ai parlé plus haut.

La création de l'Alliance évangélique en 1846 s'inscrit dans une perspective identique. Elle vise la fédération des chrétiens évangéliques à l'échelle mondiale, une fédération qui ne soit pas comprise comme rassemblement d'Eglises de professants mais association d'individus confessant une foi commune¹⁴. Historien des origines de l'Alliance, G. Godet précise bien que « le but de l'Alliance évangélique est de réaliser une union spirituelle »¹⁵. Si organisation structurée il y a, c'est pour « dire au monde : 'Nous tels et tels, luthériens, réformés, anglicans, baptistes, indépendants, presbytériens, wesleyens, etc., réunis tel jour, dans tel lieu, nous déclarons que,

¹² Par « libristes », il faut comprendre les membres de l'Eglise évangélique libre, fondée en 1849 suite au rapprochement des Eglises indépendantes, et par « nationaux » les membres de l'Eglise nationale protestante, c'est-à-dire l'Eglise réformée soutenue et financée par l'Etat. La séparation de l'Eglise et de l'Etat survenue en 1909 n'a pas affecté l'appellation officielle de l'Eglise réformée. Ce n'est qu'en 2000 que l'expression « Eglise nationale protestante » est abandonnée au profit de « Eglise protestante de Genève ».

¹³ Malheureusement détruite en 1969, la salle de la Réformation fut inaugurée en 1867 avec l'appui de l'Alliance évangélique. Entre 1920 et 1929, elle accueillit les assemblées annuelles de la Société des Nations.

¹⁴ En Suisse romande, l'Alliance Evangélique (AE) a fusionné en 2006 avec la Fédération Romande des Eglises et Œuvres Evangéliques (FREOE) pour donner naissance au Réseau évangélique. Le Réseau est inter-dénominationnel et regroupe aussi bien des individus, comme le faisait l'AE, que des Eglises, paroisses ou œuvres évangéliques, comme le faisait la FREOE.

¹⁵ G. Godet, *L'Alliance évangélique*, Neuchâtel, Attinger, 1893, p. 14.

malgré les différences qui nous séparent encore, nous sommes uns dans tels et tels points et qu'en comparaison de cette unité nous envisageons toutes nos divergences comme secondaires.' »¹⁶ Aux côtés de l'anglican Edward Bickersteth, du wesleyen Jabez Bunting, et du baptiste Edward Steane, entre autres personnes, le pasteur et professeur réformé français Adolphe Monod fut l'un des membres fondateurs. Considéré comme « la voix du Réveil » grâce à ses talents oratoires exceptionnels, Monod fut professeur de théologie à Montauban, prédicateur revivaliste et artisan d'un renouveau des Eglises réformées françaises. Son ministère illustre parfaitement toute la richesse qu'un réformé évangélique peut offrir à son Eglise¹⁷.

Pour conclure

Persuadés que la théologie réformée classique fait bon ménage avec le revivalisme du mouvement évangélique, les membres fondateurs de la Société évangélique de Genève, pour beaucoup pasteurs, font état de leurs convictions dans un texte paru l'année même de la création de l'œuvre. On y trouve à la fois un attachement fort à la Réforme protestante – c'est leur théologie calvinienne – et un souci d'évangélisation – c'est l'empreinte de leur zèle évangélique. Les deux vont de pair et sont mutuellement liés. Voici un extrait du texte :

Nous sommes convaincus que la foi des Réformateurs et des Apôtres, qui convertit maintenant au vrai Dieu les nations de la terre, est seule en rapport avec les besoins nouveaux de notre siècle, comme avec les besoins immuables de l'homme ; [...] elle est aussi seule puissante, au temps où nous sommes, pour apporter aux nations agitées et travaillées la lumière, la paix, la justice, le bonheur et la vraie liberté¹⁸.

¹⁶ *Ibid.*, p. 17.

¹⁷ Un ouvrage récent s'attache à montrer les fruits que l'on peut récolter en liant le zèle d'une foi confessante à une ecclésiologie multitudiniste : M. Longeiret, *Réformés et confessants. Pourquoi pas !*, Charols, Excelsis, 2008.

¹⁸ L.G. Cramer, S.R.L. Gaussen, P. Gaussen et alii, *Communication respectueuse à Messieurs les syndics et Conseil d'Etat de la République de Genève, et aux citoyens protestans [sic] de ce canton, sur l'établissement d'une école de théologie évangélique dans l'Eglise de Genève*, in Louis Gaussen, *Mémoires adressés au Conseil d'Etat de la République de Genève*, Genève et Paris, Suzanne Guers et J. J. Rislé, 1832, p. 116.

Écrit en 1831, ce texte pourrait tout aussi bien émaner d'un pasteur évangélique actuel. Il rappelle cette caractéristique essentielle de la foi évangélique : le message du Christ mort sur la croix pour nos péchés et ressuscité pour notre justification est aujourd'hui encore capable de toucher des cœurs et de transformer des vies. Ce message ne demande pas qu'à être prêché. Il demande à être vécu dans une vie de foi personnelle et communautaire.

